

QUE FAIRE DE LA FABLE DU TROC ?

« (...) ce n'est pas la représentation monétaire qui est un voile devant les phénomènes économiques véritables ; c'est l'effort pour se dégager et se passer de la représentation monétaire qui élève un voile obscurcissant, et de façon irrémédiable, la vision et l'intelligence de ces phénomènes économiques véritables : et cela parce que la représentation monétaire est effectivement une réalité, part intégrante, constitutive, essentielle, dans le fonctionnement (et surtout dans le fonctionnement progressif) d'un système proprement économique ». F. Simiand – « La monnaie, réalité sociale » - 1934

« Une grande partie de la séduction du marché, du moins pour les économistes, tient à la manière dont il paraît simplifier la vie : mieux vaut une erreur bien ordonnée qu'une vérité complexe » (J.K. Galbraith : « Le nouvel Etat industriel » p. 73 - Gallimard – 1968)

INTRODUCTION¹

« Il est rare qu'une théorie historique subisse une réfutation aussi absolue et systématique. » (Graeber-2013). C'est par cette phrase lapidaire que l'anthropologue David Graeber espère régler son sort à la fameuse « fable du troc » (Servet -2001), cette histoire que nous avons tous entendue et selon laquelle la monnaie aurait été inventée pour surmonter les difficultés du troc, antique technique d'échange des sociétés passées.

Cette histoire on la retrouve partout : dans des ouvrages ludiques comme certaines bandes dessinées, dans des textes pédagogiques (cours de professeurs ou enseignement à distance,...) mais également dans des livres d'économistes sérieux (voir l'annexe 1). On peut même citer Jean Tirole qui semble retenir cette explication dans son dernier ouvrage, « Economie du bien commun » lorsqu'il écrit : *« l'invention de la monnaie, par exemple, a simplifié la mécanique de l'échange »* (Tirole-2016)

Pourtant, tous les historiens et anthropologues sont d'accord pour dire qu'il s'agit là d'une histoire sans fondement sérieux. Une réponse (ou une échappatoire ?) faite souvent est qu'il ne s'agit que d'une modélisation destinée à faire comprendre les avantages de la monnaie sur le troc ; pourtant certaines citations (voir celle du service du ministère de l'économie dans l'annexe 1) montrent qu'on envisage toujours cette fable comme relevant d'une réalité historique. En fait, cette histoire ne cesse d'osciller dans ses usages entre la modélisation et la réalité historique et c'est ce qui lui a sans doute permis de subsister si longtemps.

L'objectif de cet article n'est pas celui d'un chercheur mais celui d'un enseignant en lycée qui se pose la question de savoir ce qu'on peut faire de cette fable. Faut-il continuer à la transmettre aux élèves ? Dire qu'il s'agit d'une parabole ? L'éliminer une bonne fois pour toutes de nos cours ?

Pour cela, je commencerai par rappeler les conditions de la genèse et de l'essor de cette fable avant de montrer qu'elle ne tient que par une définition trop vague de la notion de troc. Une définition restrictive de la notion de monnaie interdit alors de saisir les autres hypothèses de la genèse de la monnaie que l'hypothèse marchande. Enfin, on pourra se demander pour quelles raisons cette fable a pu subsister alors qu'elle est invalidée depuis des décennies.

¹ Je remercie Victor Vieira, professeur de sciences économiques et sociales, et Jérôme Maucourant, Maître de Conférences en économie, pour la relecture de cet article. Je reste bien entendu seul responsable des idées émises et d'éventuelles erreurs.

ANNEXE 1 : DIFFUSIONS DE LA « FABLE DU TROC »

Dans des bandes dessinées

On retrouve la fable du troc dans « l'archipel de Sanzunron » de Michel Greg (que j'ai souvent utilisé et que je recommande vivement, malgré tout). Le caractère « fabuleux » est ici évident puisque Talon rêve qu'il est un homme préhistorique. Il convient de signaler que cette BD a été commandée au départ pour la communication interne du Crédit Lyonnais (Greg – 1986)



M. Greg (1986) : « L'archipel de Sanzunron » - Dargaud

Le site du Cned utilise aussi le recours à la bande dessinée Du troc à l'échange monétisé



© Cned-G.Cousseau -2000.

Académie en ligne : « La monnaie et le financement »

<http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/7/SE11/AL7SE11TEPA0013-Sequence-04.pdf>

On la retrouve également dans des cours d'enseignants en Sciences Economiques et Sociales :

« On a tous besoin de monnaie. Mais qu'est-ce que c'est précisément ? La monnaie a-t-elle toujours existé ? Non, dans les sociétés primitives, pas de monnaie, mais un système de troc (échanges en nature, sans monnaie). Pourquoi utilise-t-on de la monnaie ? Nous allons nous demander pourquoi la monnaie existe et à quoi sert-elle ? Y a t il eu toujours eu de la monnaie ? Non, qui y avait-il avant ? Le troc. C'est quoi, le troc ? Echange non monétaire : je vais échanger des tomates contre de la viande par ex. Pourquoi on ne se contente plus de faire du troc ? Quels sont les inconvénients du troc qui rendent nécessaire le recours à la monnaie ? = Quels sont les avantages de la monnaie par rapport au troc ? (...) Le troc avait donc des inconvénients importants et on a utilisé la monnaie pour palier les manques du troc. » (R. Pradeau -cours diffusé sur « Eloge des S.E.S »)

<http://www.youscribe.com/catalogue/ressources-pedagogiques/education/college-lycee/cours-de-ses-premiere-r-pradeau-chapitre-la-monnaie-et-le-financement-1659302>

Dans des ouvrages de vulgarisation

« Certes, dans un premier temps, les échanges se firent par la voie du troc : donne-moi telle quantité de A, je te donnerai telle quantité de B. Mais ce genre de discussion suppose qu'au départ on sache apprécier la valeur relative de A et B ; le plus sûr moyen d'y parvenir, le plus répandu en tout cas, est d'apprécier chacun des deux biens par rapport à un troisième qui, lui, soit d'usage courant. Certains peuples, par exemple, prirent l'habitude d'exprimer les prix en têtes de bétail, donnant à celles-ci la signification d'une monnaie de compte avant la lettre » (J. Rivoire - 1985 : « Histoire de la monnaie » - Que Sais-Je ?)

Sur des sites officiels : le site du ministère de l'économie et des finances

« Tout a commencé il y a 11 000 ans, au début du néolithique. (...) Les chasseurs-cueilleurs nomades commencent à cultiver et à élever des animaux, mais aussi à fabriquer, et probablement à échanger, les premiers objets. C'est l'apparition du troc. (...) : on donne ce qui est en trop contre ce qui manque. Les foyers de civilisation s'étendent, mais le troc ne favorise pas le développement des échanges, l'offre ne rencontrant pas toujours sa demande. Progressivement des unités d'échange apparaissent : des coquillages bien souvent, puis des métaux précieux comme l'argent et l'or. » (Ministère de l'économie : « Du troc à l'argent » -Facil'éco- Mieux comprendre l'économie » - <http://www.economie.gouv.fr/facileco/troc-a-largent>)

GENESE ET ESSOR DE LA FABLE DU TROC

L'explication de l'invention de la monnaie par la volonté de dépasser les impasses du troc nous vient d'Aristote (ou, plus précisément, d'une lecture d'Aristote faite au 18^{ème} siècle) ; elle fut reprise par Adam Smith en 1776 (après un long oubli) et réélaborée par Carl Menger et William Stanley Jevons au tournant du 20^{ème} siècle.

On considère généralement qu'Aristote fut un des premiers à présenter la monnaie comme moyen de surmonter les difficultés du troc mais contrairement à ce qu'on fera par la suite, le principal obstacle n'est pas pour lui la fameuse « double coïncidence des besoins » (« j'ai un porc et je veux une chaise mais comment trouver un possesseur de chaise qui désire un porc ? ») mais les problèmes de transport des denrées échangées. Polanyi, dans son commentaire sur Aristote (Polanyi – 1957b) rappelle que pour celui-ci, l'échange qui est inutile au sein de la famille s'effectuera sous forme de troc entre familles. Cependant, ce troc deviendra inopérant dans le cadre de la Cité où règne la division du travail. C'est donc dans le cadre de la cité que la monnaie trouve sa finalité puis dans les échanges avec l'étranger. On peut en conclure « *que la monnaie doit sa naissance à une convention internationale privée, extérieure à l'institution politique et indépendante des lois de la cité. C'est une institution de caractère commercial, et non juridique ; l'empreinte que porte la pièce de monnaie n'est qu'une indication,(...)* » (Moreau - 1969)

Adam Smith ne pose déjà plus la question de la famille ou du groupe : L'apologue de Smith se situe une fois la division du travail établie, l'échange concerne deux individus et l'échange est marchand et soutenu par le calcul économique. Il est clair ici que l'échange par troc précède l'invention de la monnaie, que cet échange provient de la division du travail et que la division va s'expliquer par le calcul individuel.

Mais la fable du troc va véritablement s'imposer avec deux des « fondateurs » de la révolution marginaliste, Jevons (1878) et Menger (1892). Tous deux partent de la supposition de l'existence d'une économie de troc et des difficultés que celle-ci implique. Ils mettent en lumière les trois obstacles essentiels que sont la nécessité d'une double coïncidence des besoins, l'absence de mesure de valeur homogène et l'absence de moyens de subdivision (obstacles régulièrement présentés dans les manuels d'économie). La découverte de la monnaie sera alors le fait de décisions décentralisées. Menger, cependant, n'exclut pas l'action de l'Etat pour stabiliser la valeur de la monnaie mais celle-ci ne se fera que dans un second temps.

Leur influence sur la recherche économique est essentielle puisque Campagnolo et Tosi estiment que les intuitions de Jevons et de Menger ont inspiré de nouvelles approches comme les théories fondées sur les modèles de prospection (Campagnolo-Tosi – 2011).

En résumé, ces approches supposent que la division du travail est première, que dans le cadre de cette division, chacun cherche à échanger son surplus (et, implicitement, que la propension à échanger est première). Cet échange sera marchand et calculateur et se fera d'abord sous forme de troc. Des difficultés du troc naîtra l'usage de la monnaie qui est d'abord d'origine privée et marchande.

Ce sont toutes ces étapes qu'il convient de questionner en se demandant d'abord si l'échange a, au départ, pris la forme du troc.

ANNEXE 2

LES DIFFICULTES DU TROC A L'ORIGINE DE LA MONNAIE

« Voici donc à peu près tous les modes d'existence où l'homme n'a besoin d'apporter que son travail personnel, sans demander sa subsistance aux échanges ou au commerce : nomade, agriculteur, pillard, pêcheur ou chasseur. (...) Toute propriété a deux usages, qui tous deux lui appartiennent essentiellement, sans toutefois lui appartenir de la même façon : l'un est spécial à la chose, l'autre ne l'est pas. Une chaussure peut à la fois servir à chauffer le pied ou à faire un échange. (...) Dans l'origine, l'échange ne s'étendait pas au delà des plus stricts besoins, et il est certainement inutile dans la première association, celle de la famille. Pour qu'il se produise, il faut que déjà le cercle de l'association soit plus étendu. Dans le sein de la famille, tout était commun ; parmi les membres qui se séparèrent, une communauté nouvelle s'établit pour des objets non moins nombreux que les premiers, mais différents, et dont on dut se faire part suivant le besoin. C'est encore là le seul genre d'échange que connaissent bien des nations barbares ; il ne va pas au delà du troc des denrées indispensables (...) A mesure que ces rapports de secours mutuels se transformèrent en se développant, par l'importation des objets dont on était privé et l'exportation de ceux dont on regorgeait, la nécessité introduisit l'usage de la monnaie, les denrées indispensables étant, en nature, de transport difficile. »
(Aristote - « Politique » Livre 1 – Chapitre 3)

« La division du travail une fois généralement établie, chaque homme ne produit plus par son travail que de quoi satisfaire une très petite partie de ses besoins. La plus grande partie ne peut être satisfaite que par l'échange du surplus de ce produit qui excède sa consommation, contre un pareil surplus du travail des autres. Ainsi, chaque homme subsiste d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante. (...) Le boucher a dans sa boutique plus de viande qu'il n'en peut consommer, le brasseur et le boulanger en achèteraient volontiers une partie, mais ils n'ont pas autre chose à offrir en échange que les différentes denrées de leur négoce, et le boucher est déjà pourvu de tout le pain et de toute la bière dont il a besoin pour le moment. Dans ce cas-là, il ne peut y avoir lieu entre eux à un échange. Il ne peut être leur vendeur, et ils ne peuvent être ses chalands ; et tous sont dans l'impossibilité de se rendre mutuellement service »
(Smith - « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations – 1776 - chapitre IV « De l'origine et de l'usage de la monnaie » -

http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/richeesse_des_nations_extraits/richeesse_nations_extraits.pdf)

« Conforme en cela à la simplicité de toute civilisation primitive, il ne dirige ses buts avant tout que vers ce qui se trouve d'abord à portée de main. Et c'est dans cette seule mesure que la valeur d'usage [value in use] des marchandises qu'il cherche à acquérir entre en ligne de compte quand il se met à marchander (...) Qu'on pense, en vérité, aux difficultés qui font particulièrement obstacle au troc immédiat des biens dans les cas où l'offre et la demande ne coïncident pas en quantité – dans les cas où, par exemple, on doit échanger une marchandise indivisible contre une variété de biens en la possession de personnes différentes, ou encore, en vérité, contre des marchandises telles qu'elles ne sont demandées qu'à des moments différents et qu'elles ne peuvent être fournies que par des personnes différentes ! »
(C. Menger – « On the origin of money – 1892)

Quand l'échange se fait en donnant une commodité pour une autre, par exemple un sac de froment pour une tranche de lard, ou un livre pour un télescope, il porte le nom de troc. Le commerce se fait encore de cette façon chez les peuples non civilisés ; (...) Le peuple troque quelquefois encore certaines choses en Angleterre et aux États-Unis, mais le fait est rare à cause de l'embarras qu'il occasionne. (...) Avec l'aide de la monnaie, toutes les difficultés du troc disparaissent
(W.St.Jevons (1878) : « L'économie politique » - Chapitre 12 : Monnaie - Librairie Germer Baillière et Cie, 2e éd., 1878 - http://classiques.uqac.ca/classiques/jevons_w_stanley/jevons_w_stanley.html)

CONTROVERSES SUR LE TROC

Un concept faussement simple

La notion de troc semble a priori simple ; on s'accorde généralement à dire que c'est l'échange d'un objet (ou d'un service) contre un autre objet. Mais se contenter de cette explication amène à faire des confusions entre des modes d'échange très différents (don et contre don par exemple). Cela ne suffit pas : il faut d'abord que l'objet soit désiré pour lui-même c'est à dire qu'il soit recherché pour sa valeur d'usage.

On pourrait en conclure qu'on ne peut parler de troc quand on recherche une marchandise dans le seul but de la revendre. Mais si un des deux échangistes recherche l'objet pour pouvoir l'échanger à nouveau, ça peut être dû à plusieurs raisons : la première est qu'il désire cet objet car il connaît un autre échangiste qui désire cet objet et possède l'objet que lui-même désire ; on reporte alors le troc à un deuxième degré. Une autre possibilité est que cette marchandise est plus souvent désirée que d'autres, c'est à dire qu'on peut espérer l'écouler plus facilement que les autres ; sa « liquidité » est forte et l'objet n'est plus recherché pour sa valeur d'usage mais pour sa valeur d'échange (il est possible qu'on ait plusieurs marchandises dans ce cas). On a alors ce que certains nomment des « marchandises privilégiées » et nous ne sommes pas loin de l'échange monétaire (sommes-nous dans le cas du troc, de la « monnaie marchandise » ou de la monnaie ?). Maucourant propose l'emploi du terme « troc monétaire » ou « troc monétisé » (« money barter ») pour ce type de transaction répandu depuis la plus haute antiquité (Maucourant - 1991)

Le troc, tel que le l'envisagent Menger et Jevons, suppose un calcul et une négociation.

Dans le cas du troc tel qu'il est envisagé par Jevons ou Menger, l'échange ne bloque pas seulement sur le problème de la double coïncidence des besoins mais également sur le fait que les biens doivent être divisibles pour que l'échange puisse se faire. Cela suppose des échangistes suffisamment calculateurs pour achopper sur « un poulet vaut une demi chaise » (sachant que ce taux d'échange viendra uniquement de leurs estimations particulières et non, par exemple, d'un taux fixé par la tradition). Nous avons donc affaire à deux homo œconomicus.

Le problème c'est qu'en réalité les transferts de biens ne prennent pas seulement cette allure hyper calculatrice. Au sein d'une communauté, la redistribution des biens peut prendre la forme d'un usage en commun, d'un don-contredon ou d'un don ostentatoire, par exemple, toutes formes de redistributions de biens qui ne donnent pas lieu à de tels calculs.

Donc, le troc, tel qu'il est défini dans le cadre des approches de Menger ou Jevons, suppose un échange individualisé, à base marchande, simultané et fondé sur la négociation (et donc sur les appréciations subjectives de la valeur des biens). Or bien des échanges se font sur la base de groupes, leur logique est moins marchande que fondée sur des habitudes sociales, excluant donc la négociation. Enfin ils peuvent relever du « don-contre-don ».

Il faut donc situer le troc « au sens strict », entre l'échange monétaire et les pratiques de don ou de partage. Le troc va se distinguer de l'échange monétaire par l'absence de « tiers homogénéisant » (donc d'une fonction d'unité de compte) et se distinguer du don par la présence d'une négociation pour aboutir à un taux d'échange (le don peut être spontané ou fixé par la tradition)

Le problème est que malgré cette définition assez stricte de la notion de troc, Menger et Jevons en feraient, selon Pierre Alary, un usage assez approximatif (« *Jevons, comme de nombreux auteurs, manipulent sans trop de précaution le concept de troc, dont les limites évoluent selon les besoins de la démonstration.* » - Alary – ND). De plus, Jevons n'ignore pas l'existence de monnaies non métalliques mais, d'après Alary, il semble parfois les assimiler à une forme de troc. (« *Le caractère imprécis du concept de troc se retrouve également dans la définition de la monnaie. Dans le premier chapitre, Jevons semble assimiler le troc à toute forme d'échange bilatéral n'ayant pas recours physiquement à une monnaie métallique.* » - Alary – 2007)

LE TROC DANS LES ECONOMIES MONETARISEES

Certains auteurs considèrent que s'il y a du troc au sens de la « fable du troc » (entre deux individus calculateurs,...) ce n'est que dans des sociétés déjà monétarisées et des sociétés en crise. Mais nous verrons que même là la présence de troc est souvent contestable.

Le troc dans des économies monétarisées

Les systèmes d'échange tels le SEL sont parfois qualifiés de troc par leurs soutiens (avec l'idée évidente de s'éloigner du « mal » que représente l'argent). Certes les grains de SEL ne servent pas à faire des échanges et n'ont donc pas de fonction de transaction, mais ils ont une évidente fonction d'unité de compte. On échange une unité de service non pas contre une ou des unités d'un autre service mais contre un certain nombre de « Sels ».

ANNEXE 4 : LE SEL EST UNE MONNAIE

Le SEL est un système d'échange de produits et de services à l'aide d'une monnaie (les grains de SEL). La monnaie intervient comme facilitateur mais n'a pas de valeur en dehors du SEL. La monnaie est souvent basée sur le temps: 1h de service = 60 mn = 60 grains de SEL. La valeur des produits et des services est discutée soit en assemblée, soit de gré à gré lors de l'échange.

Souvent les SEL sont organisés en crédit mutuel, c.a.d. la somme totale des comptes du SEL est égale à 0: je commence avec un compte à 0, j'offre un produit ou un service, je reçois des unités de comptes que je peux ensuite utiliser pour demander des produits ou services. L'idée est de dynamiser les échanges entre une population.

Il faut bien comprendre que le SEL est un système d'échanges de biens non professionnels et de services non marchands. Il est toléré tant que son activité n'empiète pas sur une activité professionnelle (afin de ne pas l'assimiler au travail au noir) et il ne peut dépasser une certaine taille.

Mais son intérêt réside ailleurs, dans la relation différente à l'échange qu'il propose, sur l'opportunité qu'il offre à tous de se reposer des questions sur ce qui « fait » la valeur, et surtout de devenir acteur de son propre changement. Il booste la création et permet de revaloriser des savoirs faire perdus. Il est surtout un formidable outil pédagogique, et une porte d'entrée vers bien d'autres alternatives.

<http://www.taoaproject.org/clubs-de-troc/les-sel-france/>

Il existe un cas possible de troc « au sens strict », plus proche de l'idée du « troc originaire ». C'est ce que Taurand nomme le « troc des collectionneurs ». Il s'agit d'une situation où l'utilité attachée à l'obtention du bien est forte chez les deux échangistes et qu'il n'est pas possible de masquer ses préférences. Dans ce cas le troc apparaît comme une technique rationnellement efficace d'échange « pour profiter des avantages de la publicité sans amoindrir sa force relative dans les marchandages » (Taurand - 1986). Ici, le troc n'est donc pas le vestige d'une « société archaïque » mais un mode d'échange correspondant à une structure d'informations spécifique.

Troc et économies en crise

On a parfois dit que les crises monétaires peuvent entraîner des retours au troc, notamment dans les cas d'hyper inflation, l'Allemagne de Weimar en étant le « modèle type ». Mais on peut également citer le cas de la Russie des années 1990. Ainsi, on peut lire chez Graeber que « *Les systèmes complexes de troc surgissent souvent dans le sillage de l'effondrement d'une économie nationale : les exemples les plus récents sont la Russie dans les années 1990 et l'Argentine vers 2002, quand les roubles dans le premier cas et les dollars dans le second ont pratiquement disparu* ». (Graeber- 2013)

Or, même si Pepita Ould Ahmed ou Jacques Sapir utilisent le terme « troc » pour parler de la situation en Russie, on verra que ce terme est utilisé de manière ambiguë et discutable et qu'il fut rejeté dans un second temps. Dans un article P. Ould-Ahmed écrit que « *Le troc en Russie a pris des proportions tout à fait impressionnantes allant jusqu'à représenter 54 % des transactions industrielles en août 1998* ». (Ould-Ahmed – 2008) et Jacques Sapir : « *Paradoxalement, le troc apparaît ici comme simplificateur face à la monnaie, ce qui est l'inverse de la thèse traditionnelle (...) ce troc hors hyperinflation témoigne d'un compagnonnage avec la monnaie.* » (Sapir – 2002).

En réalité, même dans ces cas, le troc reste rare et les individus se rabattent sur un objet servant de monnaie (souvent une « monnaie marchandise »). Cela permet à Alary d'indiquer que « *Ainsi, les échanges étudiés par Bloch, Ould-Ahmed et Sapir ne procèdent pas du troc, ils font appel à la monnaie* » (Alary – ND). On observe d'ailleurs un ralliement de certains de ces auteurs à cette idée : « *Des observateurs superficiels y voient faussement un retour au troc (...) Ainsi, en Russie dans les années 1990, la pénurie de liquidités a contraint les entreprises à céder des biens contre d'autres biens(...) Ce sont donc des paiements en nature (...) Ces échanges n'en restent pas moins monétaires, certains biens jouant le rôle de moyens de paiements pour d'autres biens* » (Aglietta, Ould Ahmed, Ponsot – 2016 - p 63)

Cela peut s'expliquer par le flou qui subsiste dans la définition du troc. Les propos de Ould-Ahmed sont à ce titre significatifs : « *Le troc dans le contexte russe renvoie en effet à un phénomène beaucoup plus large. Il correspond certes au troc au sens conventionnel, c'est-à-dire à des échanges croisés de biens pour leur valeur d'usage, mais également à une autre forme d'échanges en nature. Celle-ci désigne ce que l'on appelle des accords de compensation consistant à livrer des biens en règlement de dettes passées ou futures. Ainsi, le troc ne décrit pas un échange en nature simultané, impliquant la double coïncidence des besoins, mais désigne plus largement des transactions au cours desquelles un bien, cédé en contrepartie d'un achat, est accepté comme moyen de paiement* » (Ould-Ahmed- 2008)

De même, on prend souvent l'exemple de l'hyper-inflation subie sous l'Allemagne de Weimar pour montrer des cas de retour au troc. En réalité celui-ci fut marginal : « *L'idée que le troc pourrait constituer une forme plausible du lien marchand ne trouve, dans le cas hyperinflationniste allemand, aucune confirmation. Autant chacun s'y montre intensément préoccupé des questions monétaires, jusqu'à la névrose, autant le recours au troc n'y joue qu'un rôle parfaitement anecdotique* ». (Orléan – 2005b). Les hommes se sont rabattus sur des « monnaies de secours » (qui ne sont pas forcément des « monnaies marchandises ») : « *Pour faire face à cette disette extrême de moyens de paiement, le corps social eut essentiellement recours à l'innovation monétaire, sous la forme de la création de « monnaies de secours », appelées « notgeld* ». (Orléan – 2005b), recours qui fut favorisé par l'Etat avec un décret de 1923 mais qui a entraîné un certain désordre monétaire : « *Toutes sortes de monnaie étaient émises par les firmes, les municipalités, les États et autres agences publiques et privées* » (Orléan- 2005b). Selon Orléan, on peut évaluer à 5800 le nombre d'émetteurs de *Notgeld*.

Conclusion

Dans le cadre de la fable du troc, ce dernier devrait répondre à une définition stricte : un échange simultané d'objet contre objet avec négociation individuelle et calcul. Cela exclut les cas où le taux d'échange est fixé par la tradition, où l'échange relève du don-contre-don et quand l'échange se décompose en deux temps espacés dans le temps et suppose donc une dette. Or, l'utilisation du terme a souvent été floue et approximative, ce qui a permis d'imaginer des sociétés où le troc (au sens de la fable) serait central alors qu'il a probablement occupé une place marginale et de parler de troc dans des cas qui relèvent de l'échange monétaire. Ce flottement dans les définitions traduit également le fait qu'il n'y a pas de frontière clairement établie entre le troc et l'échange monétarisé. Les situations de troc « pur » sont donc rares et relèvent au moins autant de situations « modernes » où ce choix d'échange est motivé par un calcul spécifique que d'une « modalité archaïque ».

COMMENT EMERGE LA MONNAIE

Comme on ne connaît pas, pour le moment, de sociétés dont les modalités d'échange seraient systématiquement calquées sur la fable du troc, de nombreux anthropologues et des économistes hétérodoxes en tirent la conclusion qu'il n'a sans doute pas existé de sociétés sans monnaie (Alary-ND-Voir Annexe 5). Mais cette position est-elle-même contestée ou nuancée (Testart-2001 ou Maucourant – 2005 – voir annexe 5).

Par ailleurs, la notion même de monnaie apparaît comme beaucoup plus complexe que la présentation qu'on en fait dans la fable du troc et la diversité des sociétés monétarisées ne permet probablement pas d'espérer découvrir une explication unique à l'émergence de la monnaie.

Les chercheurs ont donc souvent l'habitude de différencier les « sociétés à Etat et classes sociales » (Grèce, Chine,...) et les sociétés sans Etat, ce qui correspond, grosso-modo, aux interrogations des historiens d'un côté et des anthropologues et ethnologues de l'autre.

Pour les sociétés sans Etat étudiées par les ethnologues, une question se pose qui est de savoir quelle relation on peut faire entre leurs monnaies et la nôtre. Y a-t-il un lien de continuité, dans une optique évolutionniste, ce qui justifierait l'appellation de « monnaie primitive », ou bien ces monnaies sont-elles fondamentalement différentes des nôtres ? D'où la multiplicité des appellations dont aucune n'est vraiment satisfaisante : monnaie primitive, paléo-monnaie, monnaie sauvage, ...

ANNEXE 5 : Y-A-T-IL EU DES SOCIÉTÉS SANS MONNAIE ?

« À notre connaissance, il n'existe pas de sociétés sans monnaie, où le troc permettrait les échanges » (Alary-ND - « Du troc à la monnaie, le troc a-t-il donné naissance à la monnaie ? »)

« La critique des raisonnements économistes classiques qui font dériver l'invention de la monnaie des difficultés du troc, critique juste en elle-même quoique presque triviale aujourd'hui, s'associe trop souvent avec l'idée selon laquelle le troc n'aurait jamais existé. Cette idée jouit d'une certaine faveur aujourd'hui, elle est dans l'air du temps, à une époque où il est de bon ton de réhabiliter les « primitifs » : ils connaissent tous le langage articulé, tous ont une religion, tous ont une monnaie. Ces affirmations imprudentes se contentent généralement de citer quelques sociétés primitives qui usent de la monnaie. En citerait-on mille, cela ne changerait rien à l'affaire. On ignore en général, en dehors de l'anthropologie, que les sociétés primitives diffèrent entre elles de façon radicale, c'est-à-dire quant à la structuration fondamentale de la société, et se répartissent en types qui sont plus dissemblables que ne le sont, disons pour faire image, la société moderne et celle de l'Empire romain. Certains types de sociétés primitives connaissent la monnaie, d'autres non. (Alain Testart *Moyen d'échange/ moyen de paiement- Des monnaies en général et plus particulièrement des primitives-* in A. Testart (dir) : « Aux origines de la monnaie »-Ed. Errance - 2001 -p.43-44)

« Finalement, la variété anthropologique des usages de la monnaie, le fait même que certaines sociétés soient d'abord des économies du don ou du partage, sans que l'existence de monnaies primitives soit formellement toujours démontrée, font qu'il est difficile d'affirmer que la monnaie est une institution nécessaire à la société. » (Maucourant – 2005 - « Le troc et la monnaie dans la pensée de Polanyi »)

Admettons toutefois la fable du troc prônée par Menger et Jevons. Comment, dans ces conditions, la monnaie peut-elle émerger ?

Dans l'optique de Menger et de Jevons, le choix de la monnaie se fera de manière individuelle et décentralisée. Plusieurs objets pourront servir de marchandises à échanger mais par les « effets de réseau » qui leur sont associés, tout individu aura intérêt à choisir une marchandise déjà acceptée et répandue en tant que monnaie, ce que Campagnolo et Tosi appellent le caractère « auto renforçant » de la monnaie. Dans un premier temps, plusieurs monnaies pourront coexister mais très vite, une monnaie s'imposera. Plus près de nous, les modèles de prospection vont approfondir les intuitions de Menger. Dans ces modèles, on simule un système de rencontres et d'échanges décentralisés et aléatoires entre individus. Dans ce cadre les stratégies choisies par les individus sont celles qui minimisent le nombre de rencontres bilatérales nécessaires pour obtenir les allocations désirées (Campagnolo-Tosi -2011).

Certains objets seront donc plus propices que d'autres à devenir monnaie mais selon quels critères ?

Menger considère qu'il existe des caractéristiques propres à la nature de la marchandise pour qu'elle devienne monnaie. Dans cette optique « l'objet » choisi en tant que monnaie doit posséder des qualités particulières qui le rendent plus désirable que d'autres. Celles ci peuvent être diverses : utilité, divisibilité,... Menger englobe tout cela sous l'idée de « liquidité » ou « d'écoulabilité » (« *La théorie*

de la monnaie présuppose nécessairement une théorie de la capacité d'écouler les marchandises. » - Menger - 1892) c'est à dire sa capacité de l'objet à être écoulé, donc à être accepté par autrui. La première de ces qualités peut être l'utilité propre du produit, rejoignant par là les idées d'Aristote : plus un produit apparait comme indispensable, plus il tendra à être accepté.

Cependant une monnaie « pleinement aboutie » est justement une monnaie dont la valeur d'usage est nulle (ou dont la valeur d'usage se confond avec sa valeur d'échange). Dit autrement, un objet servant de monnaie qui sera détourné de son usage monétaire ne tiendra plus son rôle de monnaie. Il faudrait donc que cette monnaie marchandise perde peu à peu sa valeur d'usage. Certains auteurs expliquent ainsi l'existence de monnaies symbolisant une marchandise (à l'exemple du bœuf par exemple)

ANNEXE 6 : LES CRITERES D'ECOULABILITE SELON MENGER

Suivant l'expérience, le degré auquel on trouve qu'une marchandise peut se vendre, sur un marché donné, selon le moment et aux prix qui correspondent à la situation économique (aux prix économiques), ce degré dépend des conditions suivantes :

1. du nombre de personnes qui manquent encore de la marchandise en question [*in want of the commodity*], et de la portée et de l'intensité du besoin [*intensity of that want*] auquel on n'a pas encore subvenu ou qui revient de manière récurrente ;
2. du pouvoir d'achat [*purchasing power*] de ces personnes ;
3. de la quantité disponible de cette marchandise rapportée au besoin (total) qu'on a de celle-ci et auquel on n'a pas encore subvenu ;
4. du caractère divisible de la marchandise, ainsi que de tout autre moyen par lequel on peut l'ajuster aux besoins des particuliers qui en sont clients [*individual customers*] ;
5. de l'état de développement du marché, et en particulier de la spéculation sur ce dernier. Et enfin,
6. du nombre et de la nature des limites imposées, du point de vue politique et social, à l'échange et à la consommation de la marchandise en question.

(Menger – *On the origin of money* – 1892)

Cependant, Servet fait remarquer que de nombreuses monnaies qui ont l'apparence de marchandises sont en réalité trop fragiles pour être utilisés en tant qu'objet (comme des monnaies prenant des formes de haches) ou n'ont pas d'utilité propre (à l'exemple des cauris) et il émet l'hypothèse que la symbolique liée à l'objet soit d'emblée perçue par les individus. Ces monnaies seraient donc d'emblée fiduciaires (Servet – 2012).

Ainsi, les cauris sont des coquillages fendus en leur partie « ventrale ». Venus du sud ouest de l'Inde et des cotes orientales de l'Afrique, ils ont connu une zone de circulation très importante (Afrique, Asie,...) (Felix Iroko – 1990) et ont été adoptés très tôt en Chine, dès 1200 avant JC (Alternatives Economiques Hors-série n° 105 - avril 2015). Alain Testart remarque que dès le début de l'histoire monétaire chinoise, on utilisa des imitations de cauris en bronze, imitations qui n'avaient donc aucune valeur intrinsèque (Testart – 2001). Leur valeur proviendrait du fait qu'ils ont d'abord servi de talismans portés uniquement par les prêtres et magiciens (Mauss – 1914) ; Barbé fait également remarquer qu'on a souvent associé la forme du cauri au sexe féminin. (Barbé – ND). L'explication se trouve ici d'emblée au niveau macrosocial.

Cette origine magique de la valeur peut s'appliquer à d'autres monnaies. Comme l'indique Simiand « *L'or et l'argent sont devenus métaux monétaires, ainsi que d'autres substances le sont devenues aussi, avons-nous aperçu, parce qu'ils étaient revêtus d'un pouvoir d'action supérieur, sur les hommes, sur les choses, en vertu de croyances sociales de caractère religieux, magique* » (Simiand -1934)

ANNEXE 7 : ORIGINES MAGIQUES ET RELIGIEUSES DE LA MONNAIE

Les origines religieuses et cultuelles de la monnaie rejoignent l'hypothèse des vertus magiques des matières qui la composent ainsi que Keynes, Mauss et Simiand l'ont rappelé pour l'or .

« *n'a-t-on pas fort suggestivement demandé si les lames d'or et d'argent étaient suspendues dans les temples parce que ces métaux avaient de la valeur, ou si bien plutôt ils n'avaient pas de la valeur parce qu'ils étaient substances consacrées aux dieux,* » (Simiand -1934 – « La monnaie réalité sociale »).

« *En tous ces cas le caractère religieux et magique de la monnaie était fort accusé et dans nombre de populations la notion de monnaie se rattachait nommément expressément à celle de pouvoir magique.* » (Mauss – 1914 - «Les origines de la notion de monnaie »).

« *Le docteur Freud indique qu'il y a des raisons particulières dans notre subconscient qui expliquent que l'or satisfasse spécialement en nous de violents instincts et nous serve de symbole. Les vertus magiques que dans l'antiquité lui conféra la prêtrise égyptienne, le métal jaune ne les a jamais complètement perdues* » (Keynes – 1930 - « Auri Sacra Fames »)

Simmel va envisager une genèse au niveau de l'interaction sociale. Pour lui, s'il existe un invariant dans l'espèce humaine c'est le désir de se distinguer. Toute son œuvre est traversée par la métaphore du pont et de la porte : le pont qui relie ce qui était séparé et la porte qui sépare un espace auparavant unifié. La mode en est l'exemple le plus significatif puisque suivre la mode c'est vouloir atteindre à la fois les avantages de la distinction et ceux de la conformité. Se distinguer c'est imposer son image (image personnelle ou statut social) aux autres et l'instrument le plus efficace pour s'imposer est la parure : couronnes, diadèmes, bijoux, tatouages, etc... Dans ce cas la valeur d'usage du bien n'est pas « matérielle » mais liée à la capacité de montrer sa grandeur et l'on comprend que la parure fera l'objet de désirs d'appropriation et sera porteuse de valeur. On comprend également pourquoi l'or, particulièrement apte à fabriquer des parures, sera considéré comme le porteur par excellence de la valeur. On retrouve cette idée dans l'article (essentiel) de François Simiand, « La monnaie, réalité sociale » : « *W. W. Carlile attirait l'attention, et fondait ensuite sa théorie, sur ce fait que toutes les choses si variées ayant servi ou servant encore de monnaie avaient ce caractère d'être en même temps ou même auparavant, et en propre, des « ornements », des parures (donc des choses de valeur éminemment, uniquement sociale, dirons-nous aussitôt) et non pas des choses de quelque utilité pratique, susceptibles de satisfaire à aucun des besoins biologiques de l'homme* » (Simiand - 1934). C'est cette même logique qui expliquera le choix comme monnaie des cauris, des plumes ou des tatouages.

ANNEXE 8

Ainsi, autant au début de cette évolution — c'est-à-dire quand il y avait très peu de métal précieux — son utilisation comme objet de parure a pu déterminer sa valeur monétaire, autant cette relation disparaît à mesure que sa production s'accroît. Cette évolution est encore renforcée du fait que l'homme primitif, je l'ai déjà souligné, considère comme une nécessité vitale de se parer d'une certaine façon, mais que par la suite l'établissement d'échelles de valeurs fait passer effectivement cet intérêt dans la catégorie du « non indispensable » ou du « superflu ». La parure ne joue absolument plus dans la vie culturelle moderne le rôle social que nous constatons avec étonnement dans les récits non seulement des ethnologues mais aussi des médiévistes.

(Simmel « Philosophie de l'argent » -p 143-144)

Cependant, il n'est nul besoin, au moins en théorie, de trouver une « utilité propre », une capacité de distinction ou une puissance magique au candidat à la fonction monétaire. On peut également envisager un jeu d'interactions entre individus. Reprenant les thèses de Schelling, André Orléan montre que la coordination entre les individus dans le choix de la monnaie peut reposer, non sur l'analyse des intérêts en jeu, mais sur la mobilisation de performances cognitives comme l'imagination ou la découverte de structures géométriques cachées (Orléan-1991). Dans ces cas,

chacun élira un objet comme monnaie pour l'une de ses caractéristiques car il sait que les autres opteront par la même stratégie que lui. Un élément cognitif se distinguera des autres (une « saillance cognitive ») et il en émergera en général un « point focal » vers lequel se structureront les différentes actions des agents. Mais, selon Orléan, cette « saillance cognitive » dépendra de certains automatismes culturels (on peut songer au modèle du « concours de beauté » de Keynes). En ce sens, ce processus individuel est en fait plongé dans un environnement culturel donné et la monnaie, loin d'être un produit de l'action individuelle, est une représentation du « tout social ».

Enfin, le candidat au statut de monnaie peut aussi acquérir de la valeur par sa rareté et son « étrangeté » (au sens premier du terme). Pour Francis Dupuy il pourra s'agir d'un objet venu d'un ailleurs éloigné géographiquement et l'objet acquerra de la valeur à mesure qu'il changera de société et cette venue d'un ailleurs inconnu le « mythifiera ». Cette étrangeté peut aussi tenir au fait que ses premiers possesseurs sont éloignés dans le temps (on est alors pleinement dans la logique du mythe) (Dupuy – 2015)

ANNEXE 9 L'ETRANGETE COMME SOURCE DE VALEUR DE LA MONNAIE

Un premier cas intéressant nous est offert par Langalanga, une petite communauté mélanésienne vivant sur quelques îlots situés au large de la côte occidentale de Malaita, laquelle s'est fait une spécialité de la fabrication d'une monnaie composée de petits disques de divers coquillages pêchés dans le lagon environnant qui sont réunis en brasses (Cooper 1971, Connell 1977, Guo 2007). La ressource est étroitement contrôlée ; elle relève de droits coutumiers portant sur le lagon. Le travail de fabrication incombe tout particulièrement aux femmes. Ces monnaies sont ensuite acheminées hors des lieux de fabrication pour se diffuser dans toute une vaste région (Malaita, Guadalcanal, Rossel, Santa Isabel, Choiseul, Bougainville et jusqu'en Nouvelle-Irlande...). La première étape de l'échange intervient entre les habitants de Langalanga et quelques communautés voisines attirées afin de se procurer des biens de consommation manquants, en particulier des produits horticoles et des porcs nécessaires au déroulement de fêtes et de rituels. Lorsqu'elles quittent Langalanga, ces brasses de coquillages ont déjà, indéniablement, une certaine valeur de monnaie. Mais ce qui construit la force symbolique et la pleine valeur « monétaire » de ces brasses de coquillages, c'est leur long périple à travers des réseaux d'échange complexes et à multiples ramifications. Ainsi, lorsque ces brasses parviennent à Bougainville ou en Nouvelle-Irlande, leur origine s'est perdue au loin – et plus ou moins mythifiée – de sorte que celles-ci paraissent venues d'un « ailleurs » inconnu et insaisissable pour les gens qui les reçoivent.

(F. Dupuy (2012) « Des coquillages de valeur », *Techniques & Culture* 59 « Itinéraires de coquillages » - <http://tc.revues.org/6568>)

Quelle origine ?

On voit donc que l'explication de l'émergence d'une monnaie par le biais de stratégies individuelles dans un cadre marchand n'est pas la seule possible et est même la moins probable. Cependant, les hypothèses de genèse de la monnaie ne sont pas exclusives les unes des autres.

Dans « Nomismata » Jean-Michel Servet va plutôt s'intéresser à l'articulation de ces différentes hypothèses (Servet – 1984). Dans cet ouvrage, il s'interroge sur l'émergence de la monnaie métallique dans la Grèce antique, domaine d'analyse restreint mais qui lui semble propice à dégager quelques idées fortes. Il propose quatre hypothèses d'émergence de la monnaie. L'hypothèse commerciale correspond à la fable du troc. L'hypothèse financière suppose que la création de la monnaie a été un moyen pour les Etats de renouveler leurs ressources de revenus (souvent les prélèvements seront en nature et les pièces servent d'unités de compte). L'hypothèse culturelle voit l'origine de la monnaie (et des pièces) dans leur utilisation comme unité de compte des offrandes au cours des rites religieux, hypothèse développée dès 1924 par Bernhard Laum (Laum - 1992) Enfin,

l'hypothèse politique suppose que la monnaie fasse partie des instruments nécessaires à la mise en place d'un nouvel ordre social.

Il apparaît que l'hypothèse politique est la plus plausible mais que les trois dernières hypothèses peuvent être parfaitement articulées, notamment parcequ'il est à cette époque difficile de séparer le religieux du politique. Seule l'hypothèse commerciale est exclue et elle n'est opérante que pour expliquer les développements monétaires ultérieurs (on prend ici le schéma inverse de celui retenu par Menger).

Enfin, d'autres hypothèses sont possibles. Ainsi Wendling se demande dans quelle mesure l'idée même de monnaie ne proviendrait pas du jeu, notamment du jeu de chance avec enjeu, et des épreuves (de type « épreuves sportives » pour risquer l'anachronisme). Il fonde sa démarche sur l'idée que le jeu semble présent dans toutes les sociétés humaines et il voit une équivalence presque parfaite entre le potlatch et le jeu. Il mobilise à la fois des données contemporaines comme l'analyse du jeu de billes dans les cours de récréation et des données ethnologiques comme les mythes iroquois sur les liens entre jeu et proto monnaie (Wendling - 2015)

Don-contre don ou Dette de vie ?

André Orléan reprend l'idée de l'origine culturelle de la monnaie en la couplant avec la théorie du désir mimétique de René Girard. Pour ce dernier la victime sacrificielle permet de « purger » la société de la violence qu'elle contient et l'animal sacrifié sera partagé entre les communiants : « *Ainsi le repas sacrificiel apparaît comme l'ancêtre du monnayage* » (Orléan -1992). Avec l'évolution du rituel des objets symboliques remplaceront les animaux. La monnaie sera ici d'origine culturelle, sacrificielle et existera avant tout dans sa fonction de compte dans le cadre des offrandes aux dieux.

Ces sacrifices s'inscrivent dans un ensemble de dons de biens précieux que l'on fait dans un grand nombre de sociétés au cours de quatre occasions essentielles : le Bridewealth (ou « paiement de la fiancée ») ; souvent assimilé par erreur à un achat, il s'agit de la compensation donnée au groupe de la fiancée (en général au frère de la mère de la mariée), c'est le « paiement » par excellence selon la plupart des anthropologues. Le second paiement est le « wergeld » (ou « prix du sang ») c'est-à-dire la compensation après un meurtre, versée au groupe de la victime (l'autre manière de réparer le meurtre étant de donner une fille à marier au groupe de la victime). La troisième occasion sont les échanges cérémoniaux du type « kula » ou « Potlatch ». Enfin viennent les sacrifices faits aux « êtres surnaturels » (« grands esprits », morts récents et anciens) (Rospabé – 1995). La fonction première des biens précieux et des paléo-monnaies c'est donc le « paiement » (qu'il convient de distinguer de la « transaction ») et les paiements renvoient d'abord à la compensation d'une vie par une vie. Ainsi, pour Rospabé, « *Les biens précieux sont donnés comme substituts de vie, comme gage par lequel les donateurs de biens s'engagent à rendre une vie pour celle qu'ils ont prise à un autre groupe* » (Rospabé- 1995-p. 16). D'où le concept de « Dette de vie » dont Aglietta dira que « *cette dette est bien nommée car elle fait allégeance au souverain absolu qui est la mort* » (M. Aglietta-P. Ould-Ahmed-J.F. Ponsot – 2016)². Cette thèse de l'origine de la monnaie par la « dette de vie » est partagée par un grand nombre d'anthropologues et d'économistes hétérodoxes (Orléan, Graeber, Rospabé, Aglietta,...) mais contestée par d'autres tels que Breton (Breton – 2002) et Caillé (Caillé-2002). Pour ce dernier, le lien premier est le don-contre don duquel découle la dette ; ce n'est donc pas d'elle qu'il faut partir pour comprendre la monnaie (« *la dette découle du don et ne saurait donc être le bon point de départ pour une théorie de la société.* » - Caillé- 2002).

Sans avoir la prétention de faire une synthèse d'un nombre aussi élevé de cas spécifiques, on peut tout de même tirer de l'observation d'un certain nombre de monnaies primitives, de monnaies sauvages ou de paléo-monnaies que, contrairement à ce que laisse supposer la fable du troc, la monnaie est d'abord d'origine culturelle et/ou politique (et non marchande et calculatrice), qu'elle est d'emblée collective

² On peut signaler au passage qu'on peut voir là un lien avec Keynes et la psychanalyse (dont il était amateur) pour qui l'accumulation irrationnelle de monnaie relevait avant tout d'un désir d'immortalité (pour une présentation plus détaillée, voir Maris et Dostaler 2009)

(confrontant l'individu à la totalité sociale), et que, loin de naître de sa fonction de transaction, elle sert d'abord comme objet de compte et de paiement.

LA FABLE DU TROC : REALITE OU MODELE?

Cette fable apparaît tantôt sous forme de modèle, tantôt sous forme de description de ce qui se serait réellement passé.

Ainsi, Glynn Davies rapporte un exemple quasi-caricatural d'illusion quant à l'origine de la monnaie : Geoffrey Crowther, ancien rédacteur au magazine *The Economist*, écrit dans son ouvrage *Outline of Money*, que la monnaie « a été sans aucun doute une invention ; il a fallu la puissance du raisonnement conscient de l'Homme pour franchir le pas entre le simple troc et la comptabilité monétaire » (Davies – ND). A l'inverse Simiand en montre le caractère méthodologique en comparant cette fable du troc au « contrat social » (Simiand-1934).

Pourtant, la distinction n'est pas toujours si simple. On peut prendre pour exemple Paul Samuelson, économiste incontesté, qui invite « à faire le pendant entre Harriet Martineau qui tire des fables de données économiques et les économistes modernes qui tirent des raisonnements économiques de fables » (Davies-ND). Pourtant le même Samuelson est capable d'écrire « Le troc réalise un grand progrès par rapport à un état de choses dans lequel chaque homme doit pratiquer tous les métiers sans réussir dans aucun et nous devons une grande reconnaissance aux deux premiers hommes-singes qui ont soudainement entrevu la possibilité d'améliorer leurs sorts respectifs en abandonnant une fraction d'un bien contre une fraction d'un autre bien » (Samuelson – 1972).

Récusant le réalisme de cette histoire, de nombreux auteurs préfèrent donc, à la suite de Servet, parler de « fable », ce qui nous rapproche de l'apologue. Pourtant, il ne s'agit pas, hélas, d'une fable. La fable désigne une histoire mettant le plus souvent des animaux en scène. Van Gennep le rappelle : « Par fable, on entend un récit en vers à personnages animaux doués de qualités humaines ou qui agissent comme s'ils étaient des hommes » (A. Van Gennep – « La formation des légendes » - 1922). S'il s'était agi d'une fable, au moins son caractère fictif et modélisateur ou moraliste aurait été clair. Mais cette histoire de monnaie et de troc a des visées plus ambitieuses qui l'apparentent non à une fable mais à un mythe, ainsi que le rappellent de nombreux commentateurs comme Alain Testart, Jean Michel Servet, Jean Cartelier ou David Graeber. En effet, « Les mythes sont des récits fondateurs que les membres d'une société se transmettent de génération en génération depuis les temps les plus anciens » (Bonte-Izard- 2000). Les mythes ont généralement pour fonction de donner une explication (non scientifique) à un élément important du monde et fondent ce monde par le message qu'ils véhiculent. Cette explication de la monnaie née des insuffisances du troc en a tous les caractères : récusée par toutes les recherches historiques et anthropologiques, elle donne un sens à cet objet incompréhensible qu'est la monnaie et elle fonde la société marchande puisque la monnaie est censée naître des relations marchandes.

ANNEXE 10

LA FABLE DU TROC COMME MYTHE FONDATEUR

« Les hommes ont trouvé commode — nous dit, à partir de Locke, tout auteur « de bon sens » — de recourir, pour faciliter les échanges, à un moyen commun, dont ils conviennent entre eux qu'il aura valeur d'échange générale et reconnue. Ne voilà-t-il pas, en ce domaine, l'exact correspondant de ce « contrat social » par lequel, en ce même XVIII^e siècle, une thèse célèbre allait expliquer la formation de la société civile tout entière ? Or, l'on sait combien cette construction artificielle a été reconnue, depuis longtemps, tout aussi étrangère à toute vérité historique qu'incapable de rendre compte des caractères essentiels à notre réalité sociale »

(F. Simiand (2006) : « La monnaie réalité sociale » (1934) – dans « Critique sociologique de l'économie »- Textes rassemblés par Jean-Christophe Marcel et Philippe Steiner – PUF -2006)

« Ce mythe raconte, comme tout mythe, une histoire. Celle-ci est tout à la fois ordinaire et fabuleuse : c'est celle de l'invention de la monnaie. » (Jean-Michel Servet (2001) : « Le troc primitif, un mythe fondateur d'une approche économiste de la monnaie » - Revue numismatique - Volume 6 Numéro 157 -2001

http://www.persee.fr/doc/numi_0484-8942_2001_num_6_157_2314)

« On connaît les raisonnements des économistes cherchant à montrer comment la monnaie a été inventée pour suppléer aux inconvénients majeurs du troc. Ils ne sont pas dénués d'humour comme lorsqu'on évoque le tailleur sur le point de mourir de faim parce qu'il ne réussit pas à trouver un seul boulanger ayant besoin d'un costume. On les critique beaucoup en disant que cette histoire qu'ils nous content est fausse. Mais s'agit-il bien d'histoire? Il s'agit plutôt de pensée mythique. Il est dans la nature du mythe d'imaginer une histoire à l'issue de laquelle se retrouvent certaines institutions du temps présent qui se trouveront ainsi d'autant mieux légitimées que paraît plus absurde et aberrant le temps pendant lequel il a imaginé leur absence. Il en va des raisonnements économistes comme du contrat social à propos duquel personne n'a jamais pensé que les hommes s'étaient un jour réunis pour passer entre eux ce fameux contrat. Le contrat social est un mythe fondateur » (A. Testart (Dir) (2001a) : « Aux origines de la monnaie » Ed. Errance – 2001)

« Donc cette histoire est partout, C'est le mythe fondateur de notre système de relations économiques. » (D. Graeber -2013 : « Dette – 5000 ans d'histoire » - « Les liens qui libèrent. »)

« Pour ce qui concerne la vie économique, la théorie économique courante propose plusieurs variantes du même mythe fondateur, celui d'individus naturels trouvant leur intérêt dans la constitution d'une société fondée sur l'échange d'équivalents. » (Jean Cartelier – 2002 - « Monnaie ou don : réflexions sur le mythe économique de la monnaie », Journal des anthropologues - 2002, <http://jda.revues.org/2333>)

ANNEXE 10

QUELQUES MYTHES DE CREATION DE LA MONNAIE

Nouvelle Irlande

Brigitte Derlon rapporte les mythes de création de la monnaie en Nouvelle-Irlande (Mélanésie), les Dasili et les Dasilok. Ces monnaies « se présentent comme des enfilades de soixante-dix centimètres à trois mètres de long, dont les perles au diamètre variable (de 1,5 mm à 6 mm) offrent une large gamme de couleurs depuis le blanc jusqu'au brun foncé, en passant par le rose saumon et le rouge » auxquels se rattachent parfois différents éléments comme des queues de cochon ou des incisives de chien.

Les dasilok sont des enfilades de perles qui servent à la compensation matrimoniale, à l'achat de cochons vivants (indispensables car leur chair est redistribuée au cours des funérailles), au paiement des spécialistes (magiciens, sorciers,...) et aux services rendus (préparatifs de rituels, exécution de danses,...).

Les dasilok sont censés provenir des entrailles de Tumbumpo, la plus haute des montagnes qui entourent le plateau de Lelet.

Il y a deux mythes de création de la monnaie mais l'un des deux est considéré comme faux et cachant le « vrai mythe » ; le faux mythe raconte qu'un jour un homme découvre des dasilok dans les îles de Tabar. Désirant se les approprier à l'insu des insulaires, il décide de les ingurgiter en même temps qu'une banane. Puis il fait une incantation afin de fermer son anus et de ne pas risquer de déféquer avant d'arriver à Lelet. À l'issue de son voyage, une fois arrivé sur le plateau, il fait une nouvelle incantation pour ouvrir son anus et déféquer. Il laisse ensuite les enfilades sous la pluie qui dissout les excréments et laisse les perles propres. Le deuxième mythe (dont Brigitte Derlon rapporte deux versions) raconte qu'un homme s'aventure dans la grotte de la montagne Tumbumpo où il découvre une mer rouge. Les dasilok qui sont vivantes pendent de la voûte de la grotte. Elles ressemblent à des cordons ombilicaux et leurs perles suintent du sang. L'homme a peur du sang alors il fait entrer chaque dasilok dans un bambou avant de le couper au ras du plafond de la grotte mais à chaque coupe une dasilok repousse. L'homme expose ensuite les bambous à la pluie afin de récupérer les perles.

Selon Brigitte Derlon, le premier mythe renvoie la création de monnaie au masculin, à l'anal et à l'excrémentiel. Le « vrai » mythe caché, fait de la monnaie un caractère féminin et matriciel. La coexistence de ces deux mythes traduirait le fait que la monnaie, création féminine a fait l'objet d'une appropriation par les hommes instituant ainsi la domination masculine et que « c'est à eux qu'échoit la responsabilité de l'immortalité de l'humanité et de la société à travers ses régénérations successives »

(D'après B. Derlon (2002) « L'intestinal et le matriciel » - *L'Homme* 162 – « Questions de monnaie » avril-juin 2002- <http://lhomme.revues.org/160>)

Le Mythe d'artémis

Clarisse Herrenschmidt mit en évidence qu'une légende rédigée par Hérodote contenait un mythe crypté de création de la monnaie frappée en Ionie, en lien avec le culte de la déesse Artémis. D'après Herrenschmidt, un texte d'Hérodote sur Crésus permet de rapprocher le mythe d'Artémis et l'invention de la monnaie. Crésus fit à l'Appolon delphien des dons de briques d'or pur et de briques d'or blanc ainsi que des offrandes sans signes, dont des coulées d'argent de forme arrondie et une statue de femme en or. L'or blanc auquel il est fait allusion est l'électrum (mélange d'or et d'argent) qui a été la matière des premiers poinçons. Dans ce récit Crésus donne à Appolon une statue en or d'Artémis, sa sœur, et des exemplaires de ce qui deviendrait plus tard la monnaie frappée. (D'après Clarisse Herrenschmidt (2004) : « De la monnaie frappée et du mythe d'Artémis », *Techniques & Culture* - <http://tc.revues.org/1222>)

Le Mythe de Phidon d'Argos

En Grèce, c'est au roi Phidon d'Argos – un réformateur des poids et mesures – qu'on attribue l'invention de la monnaie. Les premières pièces de monnaie font leur apparition dans l'île d'Égine vers la fin du VII^e ou le début du VI^e siècle avant notre ère selon les sources. (...) Anépigraphes, c'est-à-dire sans légende, elles se répandirent massivement au-delà de leur île d'origine et au-delà du monde grec lui-même. Elles reçurent le nom d'oboles, car elles remplaçaient dans les échanges les obeloi de fer, qui étaient des « broches » de fer, dont certaines ont été retrouvées dans le temple d'Héra à Argos. Regroupées par paquets de six, ces broches constituaient alors une drachme, mot qui, si l'on se réfère à son étymologie, désignait ce que pouvait contenir une main fermée, une poignée de six obeloi. (François Rebuffat, Article « Premières oboles » - Encyclopédie Universalis)

L'origine mythologique des wampums

Du fait que l'on reconnaisse généralement les Iroquois comme étant les « inventeurs » des wampums utilisés à des fins diplomatiques, il est intéressant de voir de quelle façon les wampums apparaissent et sont traités dans la mythologie iroquoise. (...) À l'époque des premiers contacts entre Iroquois et Européens, les nations iroquoises étaient confédérées en une ligue que l'on nomme la Ligue des Cinq Nations. Cette ligue a son récit d'origine qui raconte dans quel contexte et dans quel but elle a pris forme. (...) les wampums font leur apparition dans le récit fondateur de la Ligue iroquoise et (que) leur utilisation à des fins diplomatiques pendant toute l'époque coloniale semble tirer son origine de ces fondements mythologiques. (...) Quatre versions publiées ont été retenues. Ces versions ont pour la plupart été recueillies à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle auprès de chefs iroquois et d'ainés.

Le mythe débute par un état conflictuel où règnent la haine et la tristesse. Cet état est provoqué par les mauvaises intentions de Thadodaho, un personnage que l'on décrit comme étant un puissant chaman ayant des qualités surnaturelles et inhumaines et cherchant toujours à faire échouer les desseins pacifiques des chefs des autres nations. Lorsque Hiawatha perdit sa dernière fille aux mains de Thadodaho, il décida d'entreprendre un long voyage pour unifier les nations dans la paix et ainsi arrêter Thadodaho dans ses actions destructrices. Son voyage n'était pas motivé par un désir de vengeance, mais par une volonté d'estomper son chagrin et d'instaurer la Grande Paix parmi toutes les nations.

Au cours de son périple, alors qu'il traversait un lac, « he noticed quantities of minute purple and white shells adhering to the paddle of his canoe ». Sur le bord du lac, il remarqua de larges amas de ces coquillages. Il en amassa une certaine quantité qu'il plaça dans un sac. C'est cet événement précis qui expliquerait l'origine des perles du wampum(...) Selon certains spécialistes, cet événement constitue l'origine des colliers de wampum, Hiawatha en étant l'inventeur. Le nom « Hiawatha » signifie d'ailleurs « he who seeks the wampum belt » ou encore « he who makes the wampum-belts », (...)

Au cours de ce même voyage, Hiawatha fit la rencontre Dekanawidah., lui aussi disposé à

pacifier Thadodaho et à le rendre plus humain. Planifiant leurs actions envers Thadodaho, ils produisirent treize cordons wampum « « representing thirteen matters or themes ». Lorsqu'ils eurent enfin atteint la demeure de Thadodaho, ils entreprirent de le pacifier en lui remettant des wampums à chaque parole prononcée. Chacune des adresses faites à Thadodaho le transformait un petit peu, le rendant ainsi plus humain. Les deux personnages réussirent leurs démarches auprès Thadodaho, le réformèrent complètement et décidèrent de le placer à la tête de la Ligue. À partir de ce moment, les deux hommes voulurent étendre la Grande Paix au sein des nations iroquoises. Ils persuadèrent les chefs des villages voisins dispersés dans les forêts d'abandonner leurs querelles et de s'unir. Les nations confirmèrent leur acceptation de la paix générale en offrant des colliers de wampum: (...) Dans sa forme non-abrégée, ce mythe constitue en fait ce que l'on nomme la Constitution des Cinq Nations puisqu'il contient autant le récit de fondation que les règles et procédures, en plus de nommer les cinquante fondateurs et les chefs de villages de l'époque qui acceptèrent de se confédérer.. C'est donc le personnage central du mythe expliquant la fondation de la Ligue iroquoise, Hiawatha, qui instaura la tradition de l'utilisation des wampum à des fins diplomatiques par les nations iroquoises.

(Jonathan C. Lainey « La monnaie des sauvages — Les colliers de wampum d'hier à aujourd'hui » Ed du Septentrion – 2004)

La légende du cauri

La légende locale de l'arrivée au Dahomey du cauri et des marchés alimentaires met les deux événements en relation. Il se peut que l'abandon de la chasse au profit d'une vie sédentaire ait privé les autochtones d'une place au sein de l'organisation de la parenté ou de l'organisation du village. La répartition de la nourriture aux nouveaux sujets disséminés a sans doute posé problème aux empires du Niger, au nord, comme ce fut le cas plus tard, au sud, dans les nouveaux royaumes de la brousse et de la savane. D'ailleurs, il se peut que ces derniers aient, jusqu'à un certain point, suivi l'exemple du Nord. Des réminiscences anachroniques de ces conditions difficiles peuvent être discernées dans le folklore.

Une des légendes concernant Té Agbanli (1688-1729), le frère de Hwegbadja, premier roi du Dahomey, raconte les circonstances de son installation dans la région de Porto-Novo. Un événement particulier indique une relation étroite entre la monnaie et les marchés. Le narrateur, qui évoque une époque où la monnaie n'existait pas, explique que Té Agbanli a «inventé» un marché : « À cette époque, il n'y avait pas de monnaie. Si vous vouliez acheter quelque chose, que vous aviez du sel et qu'un autre avait du blé, vous lui donniez du sel et il vous donnait du blé. Si vous vouliez du poisson et que j'avais du poivre, je vous aurais donné du poivre et vous du poisson. À cette époque, il n'y avait que du troc et pas de monnaie. Chacun donnait ce qu'il avait à l'autre et recevait de lui ce dont il avait besoin.

«Comme Té Agbanli était un étranger, il dit au peuple d'Akono : "Je vois que vous n'avez pas de marché ici. Je veux en inventer un pour vous."

«Il y avait là un homme Akono qui dit: "Pourquoi devrait-on tout donner à un étranger ? Nous lui avons donné un endroit pour vivre, et maintenant il nous demande de la terre pour un marché»

À cause de ses objections, ce malheureux Akono fit l'objet d'un sacrifice humain consacrant le marché.

À peu près au même moment, Hwegbadja, frère d'Agbanli et fondateur de la dynastie des rois Aladoxonu du Dahomey, était engagé dans un rude combat pour le pouvoir avec Agwa-Gede, roi d'un peuple autochtone, les Gedevis, qui étaient établis aux confins septentrionaux du plateau d'Abomey. Les deux rois étaient en concurrence directe dans le domaine de la magie et des innovations sociales.

Hwegbadja a introduit un nouveau code de lois, le filage et le tissage des vêtements en coton, l'inhumation des morts plutôt que de les mettre dans des arbres, ainsi que le paiement à perpétuité par chacun de ses successeurs d'un droit d'utilisation du sol pour les enterrements: «Les gens aimaient beaucoup ça. Ils disaient, nous sommes d'accord ; nous vous aimons bien, nous vous faisons roi pour toujours»

Pourtant, bien que Hwegbadja ait finalement remporté la partie, il a perdu, à court terme, contre Agwa-Gede. Ce dernier fit venir la pluie dans une période de sécheresse, et des locustes³, « fruit de sortilège », qui mangeaient les récoltes ; avec un autre sortilège, il mit fin à la peste des locustes ; et il fit sortir de terre les

³ Sauterelle ou cricket migrateur [NdTI.

cacahuètes ainsi que la monnaie-cauri. Ces deux derniers événements étaient censés confirmer la légitimité de son statut de roi.

«Il y avait une herbe appelée tengbwe, qui surgit de terre à ce moment-là. Il [Agwa-Gede] dit à nouveau : "Si la terre est réellement à mon père, quand j'arracherai cette mauvaise herbe, il y aura une cacahuète avec." Il arracha la plante et il y avait effectivement une cacahuète au bout.

« Le peuple poussa un cri. Ils mirent leurs mains sur leurs bouches et l'acclamèrent.

«Il répéta: "Si la terre est réellement à mon père et si j'arrache une herbe, je verrai des cauris." C'est ce qu'il fit et il y avait des cauris.

«Les gens trouvèrent désormais de la nourriture et ne pratiquèrent plus le troc. Ils avaient de la monnaie [] Ils se pressèrent vers Agwa-Gede et déclarèrent : "Tu es notre roi. Nous n'en avons pas d'autre." C'est ainsi que les gens refusèrent de reconnaître Hwegbadja, et ce n'est qu'après la mort d'Agwa-Gede que Hwegbadja commença à régner».

La monnaie-cauri apparaît ainsi, dans la légende, comme l'innovation d'un roi autochtone. Le résultat, c'est-à-dire le peuple trouvant désormais de la nourriture et ne troquant plus d'articles, suggère une relation étroite dans les esprits entre la monnaie et les marchés.

(Polanyi – « La monnaie cauri- 1968)

POURQUOI CETTE FABLE PERSISTE-T-ELLE ?

Puisque cette histoire n'a existé que dans l'esprit de quelques idéologues, pourquoi persiste-t-elle alors que nous avons affaire à des chercheurs et professeurs, tenants de l'économie comme science ?

Narration, influence et perception

Ne sous-estimons pas la force du narratif savamment analysée par Christian Salmon par exemple (Salmon - 2007). En tant qu'enseignants nous ne négligeons pas la belle histoire ou la belle parabole qui permet d'expliquer un phénomène et nous n'avons pas tant de belles histoires à raconter. Nous racontons d'autant plus facilement cette fable que nous n'avons pas de raisons de douter de sa valeur puisque « tout le monde » semble s'accorder sur sa vérité : nous retrouvons l'effet Asch, du nom de ce psychologue qui montra qu'un individu se soumet à l'avis unanime d'un groupe même si la réponse donnée par le groupe est manifestement fautive. Ajoutons à cela l'effet d'autorité mis en lumière par Raymond Boudon (Boudon - 1986) : comment pourrions nous, enseignants en lycée, contester la parole d'un Samuelson ou d'un Tirole ?

Il n'est pas non plus impossible que ce mythe flatte une de ces « pentes cognitives » analysées par Gerald Bronner (mais qu'on retrouve aussi dans les travaux de Kahneman et Tversky).

Dans un article, Bronner (Bronner – 2007) montre qu'une théorie on ne peut mieux établie que l'évolution par sélection de Charles Darwin a en fait du mal à s'imposer car nous sommes tous soumis à des « raisonnements captieux », autrement dit une tendance à mener des raisonnements plausibles ou séduisants mais faux. Ainsi, lorsque Gerald Bronner pose à un panel de soixante personnes titulaires du baccalauréat une énigme dont l'explication relève des schémas darwiniens, les personnes interrogées adoptent spontanément une explication de type lamarckien en termes d'adaptation à l'environnement. De même, il faudrait ici pouvoir se départir d'une explication de la création de la monnaie en termes d'adaptation des individus (adaptation contractuelle dans la variante mainstream ou adaptation involontaire en termes mengerien) pour adopter une explication plus complexe où il faut mettre en évidence les mutations des champs (culturel, politique et marchand) associés à des évolutions de fonctions (rachat de la personne, paiement, compte, transaction) au cours de générations successives.

Rétrodition et obstacles cognitifs

Une autre limite à la possibilité d'accéder aux explications non commerciales de la genèse de la monnaie est que, longtemps, nous avons manqué de données concrètes. On se retrouve alors dans la situation décrite par Paul Veyne : « l'historien n'a directement accès qu'à une proportion infime de ce concret, celle que lui livrent les documents dont il peut disposer ; pour tout le reste, il lui faut boucher les trous. Ce remplissage se fait consciemment pour une très faible part, qui est la part des théories et hypothèses ; pour une part immensément plus grande, il se fait inconsciemment parce qu'il va de soi » (Veyne-1978). On doit alors procéder à une « rétrodition » : remonter dans le passé pour tenter

d'expliquer la genèse d'un phénomène historique. C'est clairement ce qu'écrit Samuelson dans son « L'Economique » : « *Si nous avons à reconstruire l'histoire selon des hypothèses logiques, nous supposerions naturellement qu'à l'âge du troc a dû succéder l'âge de la monnaie-marchandise.* » (Samuelson – 1972)

Cette reconstruction se fait sur la base d'hypothèses qui semblent raisonnables et la plus raisonnable ici est de postuler sur la nature « commerçante » de l'homme. On tient cette idée pour évidente depuis Adam Smith qui, dans « La richesse des Nations », postule la tendance naturelle de l'homme à « trafiquer » (au sens de « commercer ») et on l'adopte d'autant plus facilement qu'elle s'applique aisément à l'individu contemporain. Mais, comme l'écrit Grignon, comparant l'enquête sociologique à l'enquête policière : « *Il se peut que le coupable réel soit le moins probable, en tout cas moins probable que le coupable supposé, celui que tout accuse, ou paraît accuser* » (Grignon-2008).

Il faut donc confronter ces hypothèses aux données empiriques. C'est que ce qu'on a fait, par exemple, avec le darwinisme en prenant soin de confronter ses hypothèses fondatrices aux fossiles que l'on a découverts au cours du 20^{ème} siècle. Nous n'avons guère de « fossiles » à notre disposition à l'époque d'Adam Smith (et a fortiori d'Aristote) mais nous en disposons maintenant en grande quantité et ils ne semblent guère accréditer la « fable du troc ». Mais abandonner « l'hypothèse commerciale » pour adopter, par exemple, une hypothèse culturelle implique deux difficultés cognitives. La première est de substituer à un comportement qui nous semble évident comme la recherche du bien-être associée à l'échange, un comportement culturel qui nous semble plus « étrange » (et cela risque d'être particulièrement difficile avec des élèves de 15 ou 16 ans). La deuxième est de comprendre comment on a pu passer d'une hypothèse culturelle ou étatique à une hypothèse marchande, bref comment on a pu passer d'une fonction à une autre sous l'effet de transformations sociologiques et /ou de l'action des individus.

Ce mythe du troc est en réalité récent et répond à un environnement idéologique spécifique.

Jean Michel Servet explique que si ce mythe fut élaboré par Aristote, il connaîtra une longue éclipse et il est quasiment absent des écrits allant du 16^{ème} au 17^{ème} siècle ; celui-ci se met en place progressivement au 18^{ème} siècle, notamment chez John Locke qui relate des échanges entre trappeurs et indiens (mais s'agit-il de troc à proprement parler ?). Les auteurs vont ensuite se recopier et se répéter en situant les scènes en Afrique, Amérique ou Océanie. Polanyi insiste d'ailleurs sur le fait que dans le texte d'Aristote on ait traduit par troc ce qui relevait d'autres types de répartition des biens : « *Un autre exemple manifeste de distorsion est celui de metadosis considéré comme l'«échange» ou le « troc », alors qu'il signifiait à l'opposé «action de donner sa part».* (Polanyi – 1957b)

L'adoption du « mythe du troc » s'inscrit alors dans un contexte idéologique particulier où on vise à mettre en place un monde où les relations d'intérêt règlent l'ordre social et où on cherche à se passer d'un ordre social fondé sur une monnaie apanage du Prince pour préférer une monnaie issue de choix décentralisés : « *Ainsi, grâce à l'économie classique et à son mythe du troc, il est possible de concevoir une société sans monnaie et donc sans Prince.* » (Servet – 2001). Alors que les mercantilistes ont participé à la liquidation d'un ordre social fondé sur Dieu pour lui préférer un ordre politique, on évince le politique au profit de l'économique : « *La "prétendue économie de troc" est donc le fruit de la politique européenne et de la destruction des systèmes traditionnels d'échange* » (Servet – 1998).

Mais ce « mythe » est surtout la clé de voute de la pensée mainstream. En effet, celle-ci suppose que la valeur des choses se fait uniquement dans la subjectivité de l'appréciation de chacun (les interactions sociales présidant à cette formation de la valeur sont laissées en dehors de l'histoire) et la monnaie ne fait que traduire ces rapports d'échange. Elle est donc fondamentalement neutre et ne peut être désirée pour elle-même. Comme l'indique Alary, la monnaie devient un instrument qui permet seulement d'atteindre un niveau d'échange à l'équilibre plus élevé. « *L'état initial des économies, dans lequel sont identifiés les principes de genèse de la monnaie, est calqué sur un état final auquel la monnaie est retirée.* » (Alary -2007) et l'on sait quelles théories et doctrines se sont fondées sur cette hypothèse de la neutralité monétaire⁴.

⁴ Il faut toutefois rappeler que les « autrichiens » ne retiennent pas l'hypothèse de neutralité monétaire car toute émission de monnaie entraîne une distorsion des prix relatifs, ce qui ne correspond pas aux explications généralement retenues par les autres économistes hétérodoxes

BIBLIOGRAPHIE

- + Académie en ligne : « La monnaie et le financement » - <http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/7/SE11/AL7SE11TEPA0013-Sequence-04.pdf>
- + M. Aglietta- P. Ould-Ahmed – J.F. Ponsot (2016) : « La monnaie entre dette et souveraineté » - Odile Jacob.
- + P. Alary (2007) : « Jevons et la genèse de la monnaie : une contribution influente malgré de nombreuses apories et un problème de méthode » - Economie et Institutions n°10 et 11 - 1^{er} et 2^{ème} semestre 2007 – <https://www.u-picardie.fr/CRIISEA/Revue%20Economie%20et%20Institutions/fichiers/art55.pdf>
- + P. Alary (2009) : « La genèse de la monnaie : les théories économiques face aux enseignements de l'anthropologie et de l'histoire », Cahiers d'économie Politique / Papers in Political Economy 1/2009 (n° 56) -- www.cairn.info/revue-cahiers-d-economie-politique-2009-1-page-129.htm.
- + P. Alary (ND): « Du troc à la monnaie, le troc a-t-il donné naissance à la monnaie ? » https://www.researchgate.net/publication/255665699_DU_TROC_A_LA_MONNAIE_LE_TROC_A-T-IL_DONNE_NAISSANCE_A_LA_MONNAIE
- + J.M. Albertini (1985) : « Des sous et des hommes » - Seuil
- + Alternatives Economiques Hors-série n° 105 : « La grande aventure de la monnaie » - avril 2015
- + Aristote : Nécessité et utilité de la monnaie- « Politique » Livre 1 – Chapitre 3 - <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/politique1.htm#III>
- + Yvan Barbé, Article « Cauri », *Encyclopædia Universalis*
- + Jérôme Blanc (1998) : « Les monnaies parallèles. Approches historiques et théoriques » - Thèse de Doctorat – 1998 - <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00092817/document>
- + Jérôme Blanc (2001) « Monnaie et discours militant : du refus de la monnaie à sa réappropriation dans les systèmes d'échange local ». Juin 2001 - <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00128385>
- + C. Bonnet : Compte – rendu de « Clarisse Herrenschmidt ; « Les trois écritures. Langue, nombre, code »- <https://anabases.revues.org/2555>
- + Bonte-Izard (2000), « Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie », article « Mythe » – PUF Quadrige
- + Ch. Bormans (1997) : « Keynes et Freud - De la « vision » à la « révolution » keynésienne : l'hypothèse Freud » <http://psychanalyste-paris.com/Keynes-et-Freud.html>
- + R. Boudon (1986), « L'idéologie ou l'origine des idées reçues », Fayard
- + Stéphane Breton (2002) : « Monnaie et économie des personnes »- Présentation du dossier « Questions de monnaie » - L'Homme n° 162 - avril juin 2002 - <http://lhomme.revues.org/154>
- +G. Bronner (2007), « La résistance au darwinisme : croyances et raisonnements », Revue française de sociologie

- + A. Caillé, « Quelle dette de vie ? » (2002) : L'Homme n° 162 « Questions de monnaie » avril-juin 2002 - <http://lhomme.revues.org/10191>
- + Gilles Campagnolo et Gilbert Tosi (2011) : « L'origine de la monnaie selon Menger - Une relecture à partir de la traduction française de On the Origin of Money (1892) – dans « Existe-t-il une doctrine Menger? Aux origines de la pensée économique autrichienne »- -Gilles Campagnolo (dir.) – Editions Universitaires de Provence <http://books.openedition.org/pup/1625?lang=fr>
- + Cartelier Jean (2001) : « Monnaie et marché. Un point de vue critique sur les modèles de prospection », Revue économique 5/2001 (Vol. 52) - www.cairn.info/revue-economique-2001-5-page-993.htm.
- + Jean Cartelier (2002) « Monnaie ou don : réflexions sur le mythe économique de la monnaie », Journal des anthropologues - 2002, <http://jda.revues.org/2333>
- + J. Chameroy, E. Oberländer-Târnoveau, P. Bhatia (2002) « Débat : monnaie et économie », Histoire & mesure XVII - 3/4 | 2002, <http://histoiremesure.revues.org/2752>
- + P. Claval (1985), « Les mythes fondateurs des sciences sociales » - PUF
- + G. Davies : « La nature et les origines de la monnaie et du troc » <http://www.lapasserelle.com/economics/davies/>
- + D. De Coppet (1970) : « 1, 4, 8 ; 9, 7. La monnaie : présence des morts et mesure du temps » - L'Homme, 1970, tome 10 n°1. http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1970_num_10_1_367102
- + D. De Coppet (1973) : « Premier troc, double illusion » - L'Homme, 1973, tome 13 n° 1-2. Etudes d'anthropologie politique – http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1973_num_13_1_367325
- + B. Derlon (2002) « L'intestinal et le matriciel » - L'Homme 162 – « Questions de monnaie » avril-juin 2002- <http://lhomme.revues.org/160>
- + F. Dupuy (2001) : « La Monnaie primitive – approches matérialistes » dans « Anthropologie économique » -Ed. Armand Colin
- + F. Dupuy (2001) : « La Monnaie primitive – perspectives symbolistes » dans « Anthropologie économique » -Ed. Armand Colin,
- + F. Dupuy (2009) : « Les “monnaies primitives”. Nouvelles considérations », L'Homme 2/2009 (n° 190) www.cairn.info/revue-l-homme-2009-2-page-129.htm.
- + F. Dupuy (2012) « Des coquillages de valeur », Techniques & Culture 59 « Itinéraires de coquillages » - <http://tc.revues.org/6568>
- + A. Felix Iroko : « Les précieux coquillages de l'Afrique » - Le courrier de l'Unesco : « Les mystères de la monnaie »- Janvier 1990 - <http://unesdoc.unesco.org/images/0008/000851/085187fo.pdf>
- + L. Femenias (2001) : « L'approche holiste de la monnaie » - mémoire de DEA - http://laurent.femenias.free.fr/economie/memoire_dea.pdf
- + L. Femenias (2002): « Pourquoi une approche holiste de la monnaie ? (1) -19 avril 2002 - <http://laurent.femenias.free.fr/economie/seminaireb.php>

- + D. Graeber (2013) : « Dette – 5000 ans d’histoire » - « Les liens qui libèrent.
- + M. Greg (1986) : « L’archipel de Sanzunron » - Dargaud
- + C. Grignon (2008) : « Prédiction et rétrodition »- Revue européenne des sciences sociales - XLVI-142 - <http://ress.revues.org/135?lang=en>
- + Clarisse Herrenschmidt (2004) : « De la monnaie frappée et du mythe d’Artémis », Techniques & Culture - <http://tc.revues.org/1222>
- + W. St. Jevons (1878) : « L’économie politique » - Chapitre 12 : Monnaie - Librairie Germer Baillièrre et Cie, 2e édition, 1878 - http://classiques.uqac.ca/classiques/jevons_w_stanley/jevons_w_stanley.html
- + J.M. Keynes (1930) : « Auri Sacra Fames » dans Essais de persuasion. (1931) – NRF - http://classiques.uqac.ca/classiques/keynes_john_maynard/essais_de_persuasion/essais_persuasion.html
- + F. Klein (2006) : Arts de l’échange en Océanie » - Grain de sable
- + P. Lantz (2000) : « La monnaie hantée par l’argent », Socio-anthropologie 7 - 2000, - <http://socio-anthropologie.revues.org/99>
- + Bernhard Laum (1992) : « Genèse et nature de la monnaie » - Extrait du chapitre 5 de « Argent sacré. Analyse historique de l’origine sacrée de l’argent » - Genèses - 1992 Volume 8 - http://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1992_num_8_1_1121
- + B. Maris – G. Dostaler (2009) : « Capitalisme et pulsion de mort » - Albin Michel, 2009
- + J. Maucourant, D. Gentet (1991): « La question de la monnaie en Egypte ancienne », la Revue du Mauss (13)
- + J. Maucourant (2005) : « Le troc et la monnaie dans la pensée de Polanyi ». In: Philippe Clancier, Francis Joannès et Pierre Rouillard (dir.) : « Autour de Polanyi : vocabulaires, théories et modalités des échanges ». Paris: Editions De Bocard
<https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:4oYrgJqhRH4J:https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/138358/filename/mautromon.doc+&cd=2&hl=fr&ct=clnk&gl=fr&client=firefox-b>
- + J. Maucourant (2006) « Economie, monnaie et souveraineté » - H.D.R.
- + J. Maucourant (2008) : « Pour une économie historique de la monnaie » - Moneta, Wetteren
- + M. Mauss (1914) : « “Les origines de la notion de monnaie.” – http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/oeuvres_2/oeuvres_2_02/origine_notion_monnaie.html
- + Carl Menger (1892) : « On the origin of Money » - The Economic Journal - Trad. G. Campagnolo - <http://books.openedition.org/pup/1627?lang=fr>
- + Ministère de l’économie : « Du troc à l’argent » -Facil’éco- Mieux comprendre l’économie » - <http://www.economie.gouv.fr/facileco/troc-a-largent>

- + J. Moreau (1969) : « Aristote et la monnaie » - Revue des Etudes Grecques – tome 82 - http://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1969_num_82_391_1087
- + A. Orléan (1991) : L'Origine de la monnaie dans les sociétés holistes (I)» - Revue du MAUSS, n° 14, 4ème trimestre 1991
- + A. Orléan (1992) : L'Origine de la monnaie dans les sociétés holistes (II) » - Revue du MAUSS, n° 15-16, 1^{er} et 2^{ème} trimestre 1992
- + A. Orléan (2005 a) : « L'utopie individualiste d'une économie sans monnaie » - Communications - 2005 - Volume 78 - Numéro 1 - http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2005_num_78_1_2286
- + A. Orléan (2005 b) : « Crise de la souveraineté et crise de la monnaie : le cas de l'hyper-inflation allemande des années 1920 » - <http://www.parisschoolofeconomics.com/orlean-andre/depot/publi/CHA2005tCRIS.pdf>
- + A. Orléan (2009) : « L'irréductibilité du fait monétaire : Réflexions sur la transcendance du social » - <http://www.parisschoolofeconomics.com/orlean-andre/depot/publi/cerisy.pdf>
- + M. Panoff (1980) : « Objets précieux et moyens de paiement chez les Maenge de Nouvelle-Bretagne »- L'Homme, 1980, tome 20 n°2 - http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1980_num_20_2_368070
- + Pepita Ould-Ahmed (2008) : « Le troc, signe d'une crise monétaire d'un certain type. Le cas de la Russie (1991-2002) – dans « L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes » - L'Harmattan - 2008
- + K. Polanyi (1957 a): « La sémantique des usages de la monnaie » - dans« Essais de Karl Polanyi » - Seuil – 2008
- + K. Polanyi (1957 b): « Aristote découvre l'économie »- dans« Essais de Karl Polanyi » - Seuil – 2008
- + K. Polanyi (1968) : « Les institutions économiques archaïques : la monnaie-cauri » - dans« Essais de Karl Polanyi » - Seuil – 2008
- + J.F. Ponsot (2016) : « Sous l'emprise de la finance » - dans « Réinventer la monnaie » - Les dossiers d'Alternatives Economiques.
- + R. Pradeau :»La monnaie et le financement de l'économie » - Eloge des SES - <http://www.youscribe.com/catalogue/ressources-pedagogiques/education/college-lycee/cours-de-ses-premiere-r-pradeau-chapitre-la-monnaie-et-le-financement-1659302>
- + I. Reiss-Schimmel (1993) : « La psychanalyse et l'argent » - Odile Jacob – 1993
- + J. Rivoire (1985) : « Histoire de la monnaie » - Que Sais-Je ?
- + Ph. Rospabé (1995) : « La dette de vie – Aux origines de la monnaie » - La découverte- 1995
- + Ph. Rospabé (2001) : « La « monnaie » des sauvages » - Pratiques N°13 « La médecine et l'argent » - mai 2001
- + Christian Salmon (2007), « Storytelling - La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits » – La Découverte.
- + P. Samuelson (1972) : « L'Economie » - Armand Colin

- + J. Sapir (2002) : « Le troc et le paradoxe de la monnaie », Journal des anthropologues - 2002 - <http://jda.revues.org/2306>
- +J.M. Servet (1984) : « Nomismata » - P.U.L – 1984
- + Jean-Michel Servet (1993) : « L'institution monétaire de la société selon Karl Polanyi » - Revue économique - Volume 44 - Numéro 6 – http://www.persee.fr/doc/reco_0035-2764_1993_num_44_6_409500
- + Jean-Michel Servet (2001) : « Le troc primitif, un mythe fondateur d'une approche économiste de la monnaie » - Revue numismatique - Volume 6 Numéro 157 -2001 http://www.persee.fr/doc/numi_0484-8942_2001_num_6_157_2314
- + Jean-Michel Servet (2002) : « La thune, le flouze, le blé en euro » - Journal des anthropologues – 2002 - <http://jda.revues.org/2280>
- + J.M. Servet (2012) : « Les monnaies du lien » - Presses Universitaires de Lyon – 2012
- + J.M. Servet – B. Courbis - E. Froment (1990) « A propos du concept de monnaie » - Cahiers d'économie politique, n°18, 1990. http://www.persee.fr/doc/cep_0154-8344_1990_num_18_1_1091
- + J.M. Servet – B. Courbis - E. Froment (1991) : « Enrichir l'économie politique de la monnaie par l'histoire ». In: Revue économique. Volume 42, n°2, 1991. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco_0035-2764_1991_num_42_2_409281
- + J.M.Servet, B.Théret, Z. Yildirim (2008) : « Universalité du fait monétaire – De la confrontation coloniale à l rencontre des sciences sociales » - dans « L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes » - L'Harmattan – 2008 - http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers14-11/010043916.pdf
- + F. Simiand (2006) : « La monnaie réalité sociale » (1934) – dans « Critique sociologique de l'économie »- Textes rassemblés par Jean-Christophe Marcel et Philippe Steiner – PUF -2006)
- + G. Simmel () : « Philosophie de l'argent » -PUF Quadrige – p 143-144
- + A. Smith (1776) : « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations – 1776 - chapitre IV « De l'origine et de l'usage de la monnaie » - http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/richeesse_des_nations_extraits/richeesse_nations_extraits.pdf
- + F. Taurand (1986) : « Le troc en économie monétaire » - L'Actualité économique, vol. 62, n° 2- <http://id.erudit.org/iderudit/601370ar>
- + A. Testart (Dir) (2001a) : « Aux origines de la monnaie » Ed. Errance – 2001
- + A. Testart (2001 b) : « Moyen d'échange/moyen de paiement. Des monnaies en général et plus particulièrement des primitives » dans A. Testart (Dir) : « Aux origines de la monnaie » Ed. Errance – 2001 »
- + B. Théret (2008) : « Les trois états de la monnaie. Approche interdisciplinaire du fait monétaire», Revue économique 4/2008 (Vol. 59)- www.cairn.info/revue-economique-2008-4-page-813.htm

- + B. Théret (2009) : « Monnaie et dettes de vie », L'Homme, 2009/2 n° 190., <http://www.cairn.info/revue-l-homme-2009-2-page-153.htm>
- + B. Théret (2016) : « La monnaie a été réduite à un actif financier » - dans « Réinventer la monnaie » - Les dossiers d'Alternatives Economiques.
- + F. Thierry (2001) : « Sur les spécificités fondamentales de la monnaie chinoise » dans « A. Testart (Dir) : « Aux origines de la monnaie » Ed. Errance – 2001 »
- + J. Tirole « Economie du bien commun » -PUF - 2016
- + Arnold van Gennep [(1929) : « La formation des légendes » - Flammarion - http://classiques.uqac.ca/classiques/gennep_arnold_van/formation_des_legendes/formation_des_legendes.html
- + P. Veyne (1978) : « Comment on écrit l'histoire » - Seuil « Points-Histoire »
- + Th. Wendling (2015) : « Les origines ludiques de la notion de monnaie », Revue du MAUSS 2015/1 (n° 45) <http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2015-1-page-191.htm>

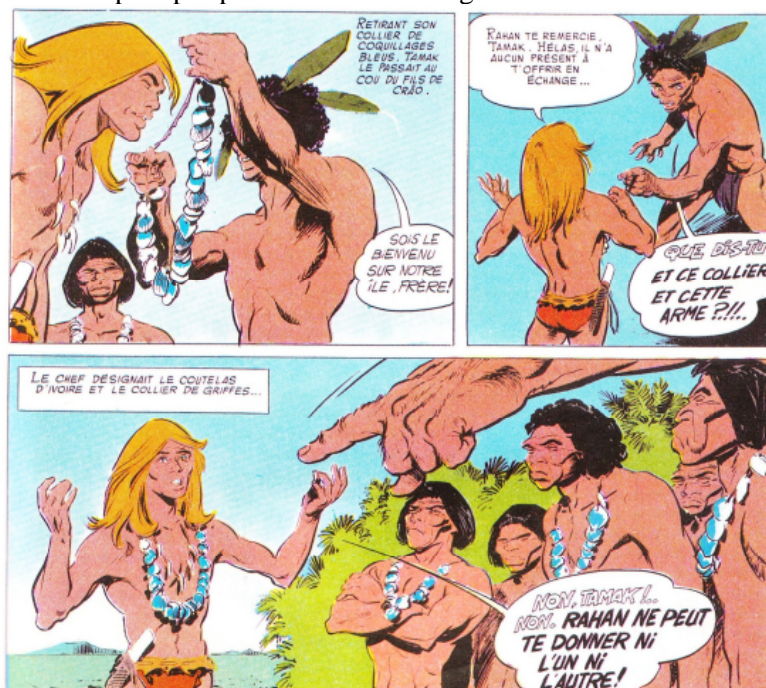
ANNEXE : GENESE DE LA MONNAIE ET CULTURE POPULAIRE

Un des objectifs secondaires de cet article a été de chercher différentes manières dont les hommes ont pu concevoir l'apparition de la monnaie : les hypothèses conjecturales (« fable du troc ») sont une première possibilité. L'explication peut également être mythique (d'où l'encadré consacré aux « mythes de naissance de la monnaie »). Enfin, il ne faut pas négliger les récits issus de la « culture populaire ». C'est ainsi que, quelques semaines après avoir fini l'écriture de cet article, je me suis souvenu des « Rahan » que je lisais dans mon enfance. Rahan, « fils des âges farouches », publié dans Pif Gadget de 1969 à 2010, relate les aventures d'un homme préhistorique, solitaire et nomade, qui rencontre diverses tribus et les aide à régler leurs problèmes, en général en inventant un objet nouveau. C'est ainsi qu'il conçoit l'aiguille, le monte-charge, l'hameçon, l'arc, le tissage, le harpon, le radeau, l'arbalète et même les bulles de savon, etc... Individualiste et nomade, il est porteur de la Raison et de la technique et, comme innovateur, pourrait être aisément assimilé à un entrepreneur schumpetérien s'il n'était porté que par le seul désir d'aider et non par une recherche de profit (ce qui est la moindre des choses quand on est édité dans une revue appartenant au Parti Communiste Français).

Rahan n'a pas eu la possibilité d'inventer la monnaie mais il la rencontre dans un épisode de 1975 intitulé « les coquillages bleus » où il est amusant de voir que l'argent est présenté à la fois comme pur symbole de richesse et comme moyen de transaction à côté de modalités de dons réciproques.

La découverte de la monnaie chez Rahan

Rahan aborde une île dont les habitants, le clan de Tamak, l'accueillent avec un rituel d'échange mais Rahan ne peut pas procéder à cet échange. ...



Ce qui entraîne son emprisonnement.



Mais le clan de Mbong, des pillards, envahit l'île afin de voler les Gonuks, des coquillages bleus précieux. Finalement Rahan et les partisans de Tamak s'unissent pour chasser les Mbongs. Rahan apprend alors que les Gonuk servent à faire des échanges et ont de la valeur parcequ'ils sont rares.



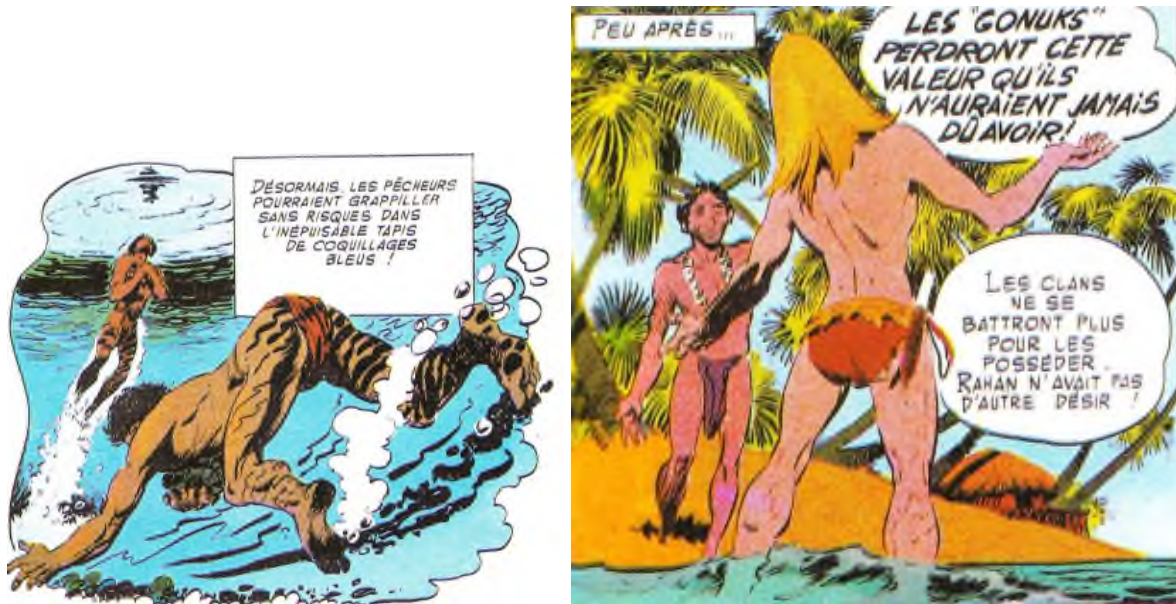


Cette rareté vient du fait qu'on ne les trouve qu'au fond d'un lagon infesté de requins.

Rahan et Tamak décident alors de chasser les requins de ce lagon et de les empêcher de revenir en obstruant l'entrée.



Les Gonuks perdent alors toute valeur et le peuple de Tamak va pouvoir retrouver un monde idyllique sans monnaie.



Mbong est exilé sur une île où sa fortune en coquillages ne lui sert à rien (ouf ! Les valeurs de l'éditeur sont sauvegardées)

